

## LA QUESTION DE MADRID (1990)

[Jacques-Alain Miller](#)

L'École de la Cause freudienne | « La Cause freudienne »

2010/1 N° 74 | pages 125 à 131

ISSN 1240-1684

ISBN 9782905040688

DOI 10.3917/lcdd.074.0125

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2010-1-page-125.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# La question de Madrid (1990)

Jacques-Alain Miller

L'École européenne de psychanalyse tire sa force de la rapidité des échanges que le fax favorise<sup>1</sup>. C'est « un fait spécifique », un fait nouveau qui introduit l'incidence de la science dans la vie quotidienne, avec ses effets destructeurs.

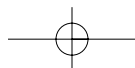
## Le dieu Fax et le *mathemonde*

Le fax marque vraiment la naissance de l'École européenne de psychanalyse [EEP]. Sans lui, l'élaboration des statuts de la Section de Catalogne aurait pris six mois, voire un an, et non un mois et demi. Avant la naissance de l'EEP, je ne m'en étais jamais servi personnellement ; je savais qu'il existait quelque chose de cet ordre dans une pièce où je n'allais pas. J'éprouvais une certaine méfiance pour cette nouvelle invention qui me paraissait moins jolie que le courrier. Bien que la technique ne soit pas mon fort j'ai envoyé un fax pour la première fois le 24 septembre, à l'occasion de l'arrivée de la machine dans mon appartement.

Ce fait nouveau introduit l'incidence de la science dans la vie quotidienne, avec ses effets destructeurs : Heidegger n'aurait sans doute jamais eu de fax. Nous pourrions peut-être parler du dieu Fax, un dieu méconnu de la mythologie grecque, et lui inventer une généalogie – fils d'Iris, la messagère, et d'Hermès, par exemple, puisque pour Lacan les dieux sont du réel. De fait, en tant que produit du discours de la science, le fax est quelque chose de réel. Nous le voyons par la facilité avec laquelle il se fait obéir – on peut même

---

1. Invité au colloque *Uno por Uno* organisé par le Champ freudien le 17 novembre 1990 à Madrid, J.-A. Miller donna à son allocution la forme d'une question. Après une publication en espagnol dans *Uno por Uno* [n° 17, 1991, p. 15-19], cette intervention a été traduite dans *Recueil*, n° 9, Angers, mai 1991, p. 109-118. La présente version a été rééditée par Jeanne Joucla avec Nathalie Georges-Lambrichs et Pascale Fari.



dire qu'il rend esclave –, ainsi que par la vitesse avec laquelle il modifie la réalité du monde, l'esthétique kantienne et la doctrine classique de l'« espace-temps ». Le fax change aussi la notion de proximité et la relation de voisinage en nous rapprochant en dépit des distances géographiques. Enfin, il modifie les relations temporelles, par l'accélération qu'il nous imprime ; il nous fait courir. Il marque donc, ainsi, la vie et la réalité de chacun.

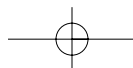
Dans son Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Lacan a introduit les petites lettres des discours ; au lieu de la stratosphère, il a inventé l'*aléthosphère*, soit la sphère du monde transformée par *aletheia*, les effets de vérité. Nous vivons moins, dit-il, dans le cosmos que dans un monde structuré par les effets de vérité. À l'instar de saint Augustin pour lequel « c'est en Dieu que nous vivons, buvons et mangeons », nous pouvons dire que c'est dans le langage et dans les effets de vérité que nous faisons tout cela. Or, étant un effet du discours de la science, le fax cristallise aussi la transformation et le déplacement de notre monde : on pourrait parler à son propos du mathemonde (*mathemundo*) – *mathema* et monde – qu'il engendre. L'effet fax diffère de l'effet téléphone ; il ne transmet pas la parole, mais l'écrit. Il aurait pu s'appeler télégramme ou télégraphe, mais il n'y avait plus que « télécopie » qui fût disponible pour lui. D'ailleurs, je n'y ai pas réfléchi davantage, car le dieu Fax ne laisse pas le temps de penser à lui : il ordonne, et l'on doit suivre.

Le téléphone offre une illusion de présence de l'autre, une fausse présence, pas une vraie, si bien qu'en analyse – ça, c'est un point technique –, je crois qu'il ne faut pas dire à un analysant des choses spéciales par téléphone ; on peut dire « oui », « non », « venez », guère plus. En outre, étant donné que c'est une parole, il ne reste aucun objet concret de l'opération, tandis que le fax est comme une lettre – rappelons-nous à cet égard le statut spécifique donné par Lacan à la lettre d'amour. La lettre a sur l'appel téléphonique la supériorité d'assumer la distance. Dans la littérature, les correspondances amoureuses assument toujours le fait de la distance de deux qui ont besoin du langage et de la lettre comme lien. C'est l'assomption de la distance qui rend la lettre plus authentique que le téléphone. Avec le fax, un objet concret reste entre les mains, soit la chose même, qu'on peut montrer, qui a une objectivité ; c'est comme un engagement là où avec le téléphone, la chose reste incertaine. Le fax nous communique du signifiant et produit un objet, semblable en cela à la lettre qui a deux versants, le versant signifiant et le versant objet.

L'EEP s'est donc développée rapidement dans le nouveau monde du fax où l'on communique sans la parole vive. Le fax donne l'étrange sentiment de parler avec l'écriture, comme s'il « réalisait » *mutatis mutandis* « un discours sans paroles » – l'idéal de Lacan – mais il s'agit là de quelque chose qui est dépourvu de parole vivante. Dans le monde fax, rien ne reste oublié, de même qu'on parle d'une « mémoire » de l'ordinateur.

## L'universel et l'existential

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit... », ainsi commence l'écrit de Lacan intitulé « L'Étourdit ». Il faut réfléchir à ce que veut dire l'apparence de



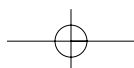
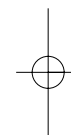
l'universel se révèle en réalité dans un modal existentiel, dont la preuve repose sur le subjonctif. Cela s'éclaire si l'on pense à ce que serait cette proposition sans subjonctif. On pourrait dire alors : en tant qu'énoncé, elle cache ou fait oublier son énonciation ; ou encore : tous les énoncés font oublier leur énonciation – ce qui serait clairement une proposition universelle sans subjonctif. Dire « qu'on dise » fait voir en quel sens l'existentiel se cache sous tout universel. C'est une thèse générale de Lacan, lisible dans son exemple même : « Qu'on dise reste oublié ». Cela se réfère au fait de ce qui se dit. L'emploi du subjonctif signifie qu'on peut le dire ou ne pas le dire, qu'il n'y a là aucune obligation, que cela n'est pas nécessaire, mais contingent. Par exemple, pour communiquer dans l'École européenne, nous préférons largement le fax qui nous paraît plus clair, car il ne nécessite pas d'écoute, cette écoute qui caractérise la pratique de la psychanalyse, c'est-à-dire l'École « en soi ». Il reste que, pour éviter les « je n'ai pas dit cela » ou « ce n'est pas ce que je voulais dire », mieux vaut communiquer par fax.

Par conséquent, on pourrait décider que l'École européenne ne communiquera que par fax, de sorte que personne ne décidera rien pour une autre personne. Étant donné « qu'on dise reste oublié... », nous pourrions ainsi, grâce au fax, ne rien oublier... Pourtant, l'opération serait toujours soumise à la contingence, dimension dans laquelle se pose le problème spécifique à toute proposition universelle : *savoir s'il y a*, ou bien *s'il n'y a pas*. Autrement dit, encore faut-il que fax il y ait. Si l'on peut énoncer, en effet, que la licorne a mauvais caractère et même que « toutes les licornes sont de mauvais poil », il est très difficile de le prouver, étant donné le caractère évanescence de la licorne. Cela a fait problème au Moyen Âge de savoir ce qui se passe avec une proposition universelle quand il n'y a pas d'existence. C'était déjà la question de l'articulation d'un universel avec l'existentiel.

Pourquoi est-ce modal et non pas assertif ? L'assertion se produit parce que le subjonctif est modal. Dans l'assertion, il s'agit de savoir *s'il y a* ou *s'il n'y a pas* : c'est un problème d'exactitude et de vérification pour dire si *oui* ou *non*. Par exemple, quand c'est le moment de dire *oui* ou *non* – c'est la phrase célèbre de la première page de *Uno por Uno*<sup>2</sup> –, cela signifie que toutes les modalités autres que le oui ou le non disparaissent. C'est dur, car dans le subjonctif, ce sont le désir ou l'envie qui s'expriment. Là, ce n'est plus le temps du désir, mais celui de sa réalisation, du moment horrible de l'accomplissement des désirs : après le *que voulez-vous ?*, ou *ne voulez-vous pas ?*, avec sa charge de désir au subjonctif, vient le moment de *ce que tu veux* ou de *ce que tu ne veux pas*, le moment de *dire* oui ou non.

On comprend alors la fragilité de tout universel, toujours menacé par un contre-exemple : « il y en a un qui dit non ». C'est ce sur quoi Karl Popper a basé toute son épistémologie ; le discours de la science formule des propositions universelles qui sont toujours menacées par l'arrivée potentielle d'un contre-exemple, si bien que nous sommes toujours suspendus à ce contre-exemple.

2. Jacques-Alain Miller fait sans doute allusion à la « une » du n° 14/15 de *Uno por Uno* de novembre 1990, où l'on pouvait lire *Ahora es tiempo de decir sí o no* (« Il est temps maintenant de dire oui ou non »).

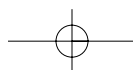


La seule chose qui vérifie une proposition universelle, c'est de pouvoir dire, après avoir vérifié au un par un, « il n'y en a pas un qui dit non ». Le « pour tout  $x$  »  $[\forall x]$  suppose d'établir qu'il n'y a pas un  $x$  qui ne répond pas à la propriété. Outre le fait que l'universel dépend de l'existentiel, lorsqu'il s'agit d'un ensemble vide – vide de licorne, par exemple –, il est impossible de présenter un contre-exemple à la proposition « toutes les licornes ont mauvais caractère » : si vous voulez démontrer le contraire, vous devrez produire au moins une licorne de bonne humeur.

## Les deux logiques du « tous »

De plus, chez Lacan, une proposition universelle n'est possible que s'il y a un existentiel négatif, c'est-à-dire un contre-exemple. Il n'est possible de dire *tous* qu'à partir d'un point qui est hors du *tout*, d'un point qui va vers une négation. C'est la logique du leader, qui rend possible l'ensemble de tous à la seule condition de l'exception pour un ou quelques-uns. Prenons l'exemple du cartel ; il répond à la logique du tout, de faire un ensemble avec un *plus-Un* ; il s'oppose aussi à la logique du tout, il y a là intention d'antinomie du un par un avec le tout. En effet, quand nous disons « tous », il n'est pas nécessaire de prendre les gens un par un. « Tous dehors ! » : on ne va pas prendre chaque personne par la main, la nommer, et lui dire « s'il vous plaît, sortez » ; on dit « tous », de telle sorte qu'on simplifie beaucoup la vie quand on s'adresse à tous. Le un par un est nécessaire quand le tout ne fonctionne pas, et le tout semble ne pas fonctionner quand il y a l'infini, quand nous ne parvenons pas à finir la chose, quand il y a toujours plus et plus. Vous savez que Cantor, par exemple, a réussi à parler de tous les nombres entiers et à inventer un signifiant pour désigner tous les nombres, à savoir le *tous* du *tout* des nombres entiers ; mais une fois accompli cet exploit, force lui fut d'inventer toujours plus de signifiants, car l'opération se reproduisait d'une manière infernale.

La première logique est donc celle du *tout* et du plus-Un ou du moins-Un. Mais il y en a une autre : au lieu de fermer le tout, on laisse un point négatif à l'extérieur, un point différent ; alors le tout ne se constitue pas et l'on énonce « pas tous », ces « pas tous » répondant au prédicat selon lequel nous ne pouvons pas dire « tous ». Il y a donc deux manières de ne pas pouvoir dire « tous ». Par exemple, « toutes les brebis sont blanches ». Si, à un moment donné, nous voyons une brebis noire, nous disons « pas toutes les brebis sont blanches ». Nous prenons la brebis noire et nous la mettons dehors parce que nous ne voulons plus la voir. Nous pouvons alors dire : « avant, *pas toutes* les brebis étaient blanches, mais maintenant *toutes* les brebis sont blanches ». Il y a cependant une autre manière de comprendre « pas toutes sont blanches ». C'est un phénomène curieux : elles sont toutes blanches sauf celle qui est noire. Nous prenons la brebis noire et la retirons. Or voilà que de retour parmi les brebis blanches, il y en a une autre noire ; nous la faisons donc sortir, et ainsi de suite.



## L'École paradoxale ou il n'y a pas d'être de l'analyste

Ce n'est pas ce qui se produit dans un ensemble non ségréatif ou qui, du moins, résiste à la ségrégation. Toute la difficulté de *L'École paradoxale* – pour reprendre un titre de cet après-midi – est qu'une École de Psychanalyse fonctionne avec un *pas-tout* tel qu'au lieu d'introduire dans le « tous » un transgresseur noir susceptible d'être extrait, on ne puisse jamais dire « tous », ni pour les analystes, ni pour un analyste en particulier, faute qu'un « être » de l'analyste existe. C'est chaque analyste qui cache quelque chose de noir, et peut-être les plus honnêtes sont-ils ceux qui se montrent noirs. La conséquence en est que l'idée de ségrégation n'est pas un principe de l'École, bien que celle-ci soit sélective. La sélection qu'elle pratique obéit à une logique qui permet toujours à la brebis noire de se réintroduire. Personne ne sait si c'est la brebis noire ou une autre qui est sortie par la porte et rentrée par la fenêtre. Dire *un par un* signifie que nous ne fonctionnons pas sous l'égide d'une essence de l'analyste.

Il ne s'agit pas de vérifier si on a l'essence de l'analyste mais l'essence du prédicat. Nous ne possédons pas la machine exacte des critères pour examiner s'il répond au critère. Et, en même temps, il y a un type de marque – celle de la passe, éventuellement – qui semble pouvoir indiquer qu'il y a *de* l'analyste. De telle sorte que le *un par un* fonctionne sur le mode du *pas-tout-ségrégatif*, autrement dit le pas-tout qui ne permet pas de reconstituer un tout par l'exclusion d'un élément ou de quelques éléments.

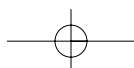
Nous disons que la passe et le cartel sont deux piliers de l'École : le cartel répond à la logique du tout, en tant qu'il constitue un petit groupe avec la condition d'avoir un plus-Un ; la passe répond à la logique du pas-tout. Cela s'articule d'ailleurs aussi avec ce que, selon une autre perspective, j'ai dit du cartel comme *détotalisateur*.

Le un par un est nécessaire quand le tout ne fonctionne pas. Et le tout semble ne pas fonctionner quand il y a l'infini.

## L'entrée à l'École

J'en viens à ce qu'il me semble nécessaire de discuter comme question et non comme décision, à savoir l'entrée à l'École.

Lacan ne donne pas à proprement parler de critère d'entrée à l'École. Nous allons constituer l'École comme fermée, et nous allons poser le GEM [Grupo de Estudios madrileño] comme seuil de l'École. Le GEM a une porte, gardée par le Conseil, lequel travaille actuellement à la faire franchir. Quelle est alors la question qui va décider de l'entrée à l'École ? Lacan a eu un jour une formule : le « travailleur décidé ». Cette expression, dont il n'a fait usage qu'une seule fois, nous l'avons tellement répétée que ledit travailleur décidé a fini par devenir un personnage burlesque : « Que faites-vous dans la vie ? — Je suis un travailleur décidé ! » Je ne sais pas si le travailleur décidé se présente en donnant un accès à son for intérieur ou s'il promet des merveilles pour l'avenir... En tout cas la personne entre, la machine fonctionne et il en sort *oui* ou *non*. On peut le dire ainsi, puisqu'il faut être reconnu comme travailleur décidé pour



entrer dans le GEM. Quelqu'un m'a demandé s'il fallait démontrer deux fois que l'on est un travailleur décidé : à l'entrée et puis le redémontrer par la suite... C'est un problème sérieux, n'est-ce pas ? Nous pouvons donc toujours invoquer ce critère prévu par Lacan en 1964.

Cependant, en 1974, il a donné aux Italiens un autre critère. Il leur a proposé que, pour entrer à l'École, on démontre qu'on a été analysé. Telle est la question que Lacan leur a posée. La proposition fut, paraît-il, si terrible, si horrible, que personne ne se présenta, et que tous fuirent alors les réunions, chacun courant vers sa catastrophe personnelle...

C'est un fait.

À Grenade, j'ai mis en évidence ces critères d'entrée proposés par Lacan : le critère de 1964 et celui de 1974. Qu'en faisons-nous ? Car les gens disent : « Miller passe trop de temps autour des questions institutionnelles, vite tournons-nous vers les questions analytiques. » Nous en sommes là.

En deux temps différents, Lacan indique deux façons d'entrer dans l'École. La première est de démontrer qu'on est un travailleur décidé, la seconde est de démontrer qu'on est analysé. Maintenant que nous entrons dans les années 1990, lequel de ces critères retenir ? J'en ai eu un aperçu à Grenade, il y a quinze jours.

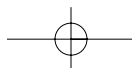
Je ne crois pas que ce soit un hasard si Lacan a proposé deux sortes d'entrée. Cela reflète tout à fait les deux types de sélection de l'analyste qu'il avait prévus : la sélection comme AME, c'est-à-dire celle de l'analyste qui travaille bien en tant qu'analyste, c'est une sélection par le travail ; la sélection par l'analyse, qui produit l'Analyste de l'École. L'entrée à l'École procède aussi de cette problématique. Cette homologie entre les deux modes d'entrée à l'École et les deux modes de sélection de l'analyste au sein de son École<sup>3</sup> me paraît extraordinaire.

1964	AME
Selon son travail	analyste membre de l'École par son travail
1974	AE
Selon son analyse	passe

Voici donc ma question : ne serait-ce pas un soulagement de prévoir aujourd'hui deux modes d'entrée dans l'École plutôt qu'un seul ? – je ne parle pas ici des Groupes d'études. Prévoir deux modes d'entrée à l'École, c'est-à-dire laisser à chacun la liberté de savoir s'il demande son entrée à partir de son travail pour la cause analytique, ou s'il veut entrer en tant qu'analysé, par la passe, l'argument étant qu'il a fait – ou est en train de faire – une analyse.

Il ne me semble pas possible de ne garder que la sélection de 1974 et de dire à tous : « Nul n'entre ici s'il n'a fait la passe. » « Tous » est aussi une proposition univer-

3. Jacques-Alain Miller se réfère ici à l'École freudienne de Paris (EFP) fondée par Lacan en 1964 et par lui dissoute en 1980.



selle : « Tout membre de l'École a été analysé. » C'est tellement formidable qu'il n'y a personne dans l'ensemble ! C'est un ensemble vide comme l'ensemble des licornes.

En tant que délégué général, il m'importe de ne pas imposer des choses impossibles dans ce domaine, mais de laisser chacun décider s'il veut entrer dans l'École en arguant de ce qu'il fait ou veut faire pour la diffusion de la psychanalyse ainsi que de son travail en tant qu'analyste, ou en arguant de son travail, passé ou actuel, en tant qu'analysant. De manière analogue à la sélection de l'analyste prévue par Lacan, il s'agit de distinguer une passe à l'entrée, où il sera moins question de la fin de l'analyse que de son début ; et, pour les non-analystes, c'est la voie du travail fait ou à faire. C'est ma question. Qu'en pensez-vous ? Je n'en ai jamais parlé à personne. Que pensez-vous de laisser à chacun la liberté d'entrer à l'École, selon l'une ou l'autre modalité ? C'est une vraie question. Vos contributions seront très importantes pour l'avenir de l'École.

Merci.

